

liers d'or à la main, et s'en va le soir chanter gaiement dans un autre pays.

Depuis ce temps, le chanteur le plus pauvre est sûr d'être bien accueilli à Germund, et dès qu'il arrive, on le salue et on se met à danser.



CHANT DE MORT DU CAVAILIER.

(POÉSIE BOHÉMIENNE.)

Rien de plus primitif que le chant bohémien, rien qui soit plus rigoureusement l'expression de ces besoins matériels qui seuls se font sentir dans la jeunesse soit de l'homme, soit des peuples. Les Bohémiens racontent que, dans le douzième siècle, un cantique entonné par leurs soldats sur le champ de bataille effraya les chevaux des ennemis et jeta le désordre parmi ceux-ci.

Les plus beaux chants bohémiens du quinzième siècle sont les hymnes hussites. On en cite une surtout composée en 1480 : c'était le chant des armées hussites s'avançant vers l'ennemi.

HYMNE DES HUSSITES.

« Vous, champions, qui maintenez les éternelles lois de Dieu, implorez encore son nom, invoquez sa présence, et bientôt le bruit de vos pas tiendra vos ennemis immobiles de crainte.

« Pourquoi trembler et plier ; celui pour qui vous combattez ne veille-t-il pas sur vous ? vie, amour, tout ce qui est cher découle de sa sainte volonté ; et il endurcira vos cœurs, et il vous donnera de la force contre le mal.

« Et vous recevrez du Christ mille béatitudes ; en échange de cette vie terrestre sitôt passée, il vous donnera l'éternité. Car celui qui meurt pour la vérité vivra éternellement.

« Levez donc vos lances bien haut, vous, hommes aux fortes paroles, car la valeur vous tiendra lieu d'armes plus meurtrières ; et vous combattrez bravement, serviteur du Seigneur.

« Pourquoi redouteriez-vous vos ennemis, quel que soit leur nombre ? Dieu pourrait-il vous abandonner ? Non ! . . . Pour lui et avec lui vous disperserez les vaines et orgueilleuses armées de vos ennemis.

« N'avez-vous pas compris votre ancien proverbe ?—Écoutez : « Bohémiens, il est glorieux de servir un noble chef, de porter sa bannière et d'élever bien haut son étendard de victoire. »

« Vous, profanateurs et bandits, voyez le péril qui vous entoure. Vous restez là suspendus sur un gouffre de ténèbres et de misères, où l'avarice et la fraude ne tarderont pas à vous abîmer.

Pensez-y, pensez-y, tandis que vous le pouvez encore ; fuyez le danger, profitez du jour, hommes imprudent. C'est à celui qui glisse de veiller sur les pas débilés d'autrui.

« Au moment du sanglant combat, un seul mot :—Prenez vos armes pour le bon droit ;—et Dieu, votre seule vraie force, animera votre bras ;—mais n'épargnez personne, ne faites grâce à qui que ce soit. »

LE VENTRILOQUE.

NOUVELLE.

Le village de Hopfield est par excellence le séjour du commérage et de la médisance ; là chaque bouche est une trompette, chaque habitant est un écho ; chuchotez le matin un secret à un bout de la paroisse, et le soir vous l'entendrez répéter partout ; l'amitié même est indiscreète, et les amis ressemblent à des verres fêlés qui ne peuvent rien retenir.

Si vous voulez obtenir quelque complaisance de votre voisin, n'allez pas non plus demeurer à Hopfield, car là personne n'a un instant à perdre pour les autres ; mais que par hasard une voiture ou un cheval traverse la place, qu'une voix crie *balais à vendre*, et vous verrez chacun abandonner son travail et courir à sa porte ; car l'on est aussi curieux que médisant à Hopfield, et l'on y est aussi économe de son temps, que lorsqu'il s'agit de rendre service.

Par une chaude soirée d'automne, Peggy Mulliers, qui recommandait, sur le seul de sa cabane, une paire de bas, les jeta tout-à-coup de côté et s'avança vers le milieu de la rue pour voir où son voisin, Zoé Willis, courait si vite. Or, elle aperçut bientôt une grande foule d'hommes, de femmes, d'enfants, qui vinrent de l'autre bout du village, et au milieu un ours noir qui marchait nonchalamment conduit par un bateleur. Celui-ci portait une grande redingote blanche dans laquelle il eût pu se renfermer deux fois ; un gilet trop court, en divorce avec son pantalon, et qui laissait passer une chemise vieille en lambeaux ; des bottes à revers auxquelles il ne manquait que la semelle, et un chapeau gris depuis long-temps veuf de sa bordure. Un jeune garçon en blanc et à l'air affamé marchait à sa tête, soufflant dans un grand flageolet, et battant si vigoureusement sur un tambourin, que, seulement à l'entendre, tous les pieds battaient la mesure.

Arrivé devant le *Lion-Rouge*, seule auberge du village, le bateleur s'arrêta ; il fit faire le cercle autour de lui, ordonna à Bruin, son ours, de se mettre debout ; puis, brandissant son bâton sur la tête de l'animal, il commença à danser avec lui, faisant des passes et prenant des poses que Bruin imitait de la manière la plus pittoresque. On pense si les habitants de Hopfield étaient heureux, et si la foule nait de bon cœur.

Un ventriloque de joyeuse humeur, qui se trouvait alors au *Lion-Rouge*, regardait par une fenêtre ce spectacle bouffon. Arrivé depuis le matin, il avait déjà été à même de reconnaître la crédulité et l'ignorance des habitants de Hopfield ; l'idée lui vint en conséquence de se servir de son adresse pour s'amuser à leurs dépens.



SAUTE, JAN DE KRAMER.

(GROTESQUE, PAR P. QUAST.)

Tu as froid, tu es pauvre, tu es vieux ; saute, Jan de Kramer.

Dans ton enfance tu as aidé ton père, dans ta jeunesse tu as nourri ta mère, dans ton âge mûr tu as été la providence de ta femme et de tes enfants ; toute ta vie tu as travaillé. Quel homme a la conscience plus légère que toi ? saute, Jan de Kramer.

Ton vêtement est léger et quelque peu délabré comme ta chaumière. La bise glacée qui gémit en passant s'engouffre dans plus d'un accroc de ton habit, dans plus d'un trou de ton toit. Tandis que les riches lui ferment soigneusement leur porte, tu lui donnes asile chez toi et sur toi, pauvre homme ; saute avec la bise, saute, Jan de Kramer.